

Questions de dissertation

Patrick Nicol

Number 68, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85389ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicol, P. (2017). Questions de dissertation. *L'Inconvénient*, (68), 70–72.



QUESTIONS DE DISSERTATION

Patrick Nicol

« Est-il vrai de dire que, dans *Borderline* de Marie-Sissi Labrèche et dans *La bête à sa mère* de David Goudreault, le suicide de la mère est présenté de la même façon ? » Bon. La question est pas réjouissante, mais on choisit pas les sujets que le Ministère mettra dans l'épreuve uniforme. Dans les deux cas, la mère se suicide alors que l'enfant est jeune. C'est déjà une ressemblance. Dans les deux cas, le suicide de la mère est raconté par l'enfant avec humour. Personnellement, je dirais plutôt avec sarcasme ou ironie, mais humour, ça va. *Close enough*. Dans les deux cas, le suicide de la mère entraîne la disparition de celle-ci. Hum. C'est mal dit, ça (si je peux me permettre), et il me semble que c'est plutôt une différence. Dans un cas, elle meurt, dans l'autre, les services sociaux lui enlèvent l'enfant. Oui, mais le résultat est le même : elle est plus là pour l'enfant. OK, mets-le. Donc, c'est bon ? Assez. Tu sais, il n'y a pas vraiment de bonne réponse. Il y a juste de bons plans. Et de bons marqueurs de relation. *En outre*, c'est excellent. *Secondement*, c'est poche.

Par ailleurs (!), le Ministère aimerait que, dans votre dissertation, vous soyez capables d'évoquer une autre œuvre. Spontanément, naturellement, comme coulant de source dans votre discours savant. La mère de Simon Roy, par exemple, qui se suicide dans *Ma vie rouge* Kubrick. Vous pourriez en parler dans le sujet amené. Trois mères qui se suicident, c'est super ! Et c'est cohérent. Et la cohérence, c'est important.

Je sais pas pourquoi les mères se suicident tant. Allez pas imaginer que les auteurs se sont copiés ou que c'est un effet de mode. Quand même. La littérature est plus sérieuse que ça, plus profonde. Dans une autre vie, on aura une discussion intelligente à propos du suicide des mères. Pour l'instant, finissez votre plan.

Les mères sont folles et elles se suicident. C'est affolant. Vous aussi, vos mères sont folles. Allez... On a tous traité notre mère de folle au moins une fois. OK, je me sens mal, là. Je pense que je vais sortir une minute et appeler ma mère pour m'excuser de tout ce que je lui ai dit. Ah non, je peux pas : elle est morte. Et puis, elle était folle pour vrai. Désolé. Blague de mauvais goût. Continuez.

Tu as raison, il y a beaucoup d'enfants abandonnés dans les livres qu'on a lus. Dans *Je voudrais qu'on m'efface* : Roxane a une mère alcoolique et Mel est séparée de sa mère prostituée par ordonnance de la cour. Les deux ont douze ans. Il y a aussi la narratrice et son frère dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, qui doivent apprendre à vivre après le suicide de leur père qui, de toute façon, faisait de son vivant plus de mal que de bien. Question : « Allons-nous survivre à nos parents fuckés ? » « Est-il vrai de dire que, dans la littérature québécoise, les parents sont des ostis de malades ? Vous soutiendrez votre point de vue à l'aide d'arguments cohérents et convaincants, et à l'aide de preuves relatives au fond et à la forme des textes proposés, preuves puisées dans ces textes et dans vos connaissances littéraires. » On rit, là, mais c'est pas drôle. Et c'est pas utile. *Let's go, on focusse*.

Une dernière remarque et après je vous laisse travailler. Une fois qu'il a vieilli, le personnage de David Goudreault part à la recherche de sa mère. C'est un peu touchant : « Je veux ravoir ma maman ! » Mais il est un peu cave (oui, cave ; ça se dit, mais ça s'écrit pas). Il se fait désigner une femme au hasard et il imagine que c'est sa mère. Il projette alors sur cette inconnue tout ce qu'il pense savoir à propos de sa mère. Quand elle bouge la tête, il imagine qu'elle bouge la tête comme sa mère (c'est pas vrai, il hallucine) ; quand elle parle,

il croit entendre la voix de sa mère... Il ne voit dans cette femme que ce que son esprit borné avait déjà prévu. Il est sans dessein (avec un *e* à *dessein*). Sa nouvelle mère est comme un livre qu'on lit pour y retrouver ce qu'on savait déjà... Oubliez ça, l'affaire du livre. Oubliez tout. Je vous demande de vous concentrer et c'est moi qui divague.

Par contre, Simon, lui, il essaie vraiment. Il reconstitue patiemment l'histoire de sa mère. Il essaie par exemple d'en comprendre les épisodes traumatiques. Par moments, on est très près de cette femme. Lorsqu'elle était enfant et plus vieille, beaucoup plus vieille. Bien sûr, Simon cherche aussi (mais pas seulement) à se comprendre lui-même, et à savoir ce qu'il risque de transmettre à sa fille... Mais son personnage est plus généreux. Il s'intéresse à l'autre pour vrai (l'autre étant sa mère). Et parce qu'il regarde, parce qu'il pense pour vrai, il trouve quelque chose d'inédit, une sorte de surprise qui est, en fait, l'univers inconnu d'une personne. Simon sait lire sa mère. Ou plutôt : la mère de Simon est un bon livre alors que celle de David est un roman populaire. Je déconne.

Bref (ou or donc), dans le sujet amené de votre dissertation, vous pourriez nommer un des nombreux livres dans lesquels l'auteur part à la recherche de ses parents. Tout le monde ces jours-ci ressuscite sa mère ou son père. Louise Dupré, Michael Delisle, Robert Lalonde, Lise Tremblay, moi. Oui, moi. Laissez faire. Le processus est toujours le même : on trouve des traces, on réveille des souvenirs, on cherche à combler les trous. Avant, les parents parlaient. Ils racontaient des histoires, donnaient des conseils, ils transmettaient des valeurs. Maintenant, ils sont fous ou muets ou tout à fait malheureux. Disparus avant d'avoir parlé. On se retrouve démuné et on se tourne vers leur cadavre. On tente de passer par-dessus leur absence, de trouver ce qui se cache derrière, de reconstituer une histoire familiale qui serait en fait notre histoire personnelle.

On compte plus les colloques et les numéros de revues sur le thème de la filiation. Avant, on parlait du pays, on parle maintenant de la famille ; on s'intéressait à l'histoire et maintenant, à la généalogie.

Question du 16 septembre 2009 : « Dans l'extrait de l'autobiographie *Une femme*, d'Annie Ernaux, et dans l'extrait de la pièce *Tout comme elle*, de Louise Dupré, peut-on dire que les deux filles entretiennent une relation semblable avec leur mère ? »

Question du 14 mai 2008 : « Peut-on dire que, dans les textes de Gabrielle Roy et de Pol Pelletier, la mort d'un parent est présentée de la même façon ? »

Même le Ministère s'en est rendu compte. Nos écrivains sont des adultes qui cherchent leur mère. Peut-être trop. Je crois même qu'un certain nombre d'écrivains et de lecteurs sont tannés de ça, précisément de ça. Ce sentiment de perte, ce vide à combler. Ça fait pas des enfants forts, ni des adultes qui regardent en avant. Pas terrible pour la résilience, l'empowerment et le roman d'aventure. Personne dit clairement que l'introspection, c'est pour les losers, mais de plus en plus souvent on entend réclamer un roman qui court les chemins comme un orphelin insouciant. On veut notre Huckleberry Finn à nous.

Néanmoins (on le néglige, ce marqueur-là), il reste qu'en 1978, dans *Les fées ont soif*, et qu'en 1980, dans *Les voisins*, les femmes prenaient des valiums. On peut-tu en parler encore un peu ? Mettons que la littérature viendrait de la vie. Ces femmes-là sont les mères de vos mères. Mettons que la littérature viendrait de la vie pour éventuellement retourner à la vie : ces femmes vous disent ce qu'étaient vos grands-mères. Oui, à toi aussi, Sarah-Maude. Et ces femmes de 1980 sont les filles des *Belles-sœurs*, qui elles-mêmes sont les filles de la grosse Bertha, la mère dans *Un simple soldat*.

Vous l'avez pas aimée, Bertha. Quand elle finit son sac de chips, le lance dans l'évier, essuie ses mains sur son tablier et déclare qu'il est temps pour elle d'aller se coucher parce que, dans le fond, elle n'attend plus rien, vous l'avez méprisée. Elle ne prenait pas de valium ni d'alcool. Des chips et du coke. Et quand elle conseillait à sa fille Marguerite de marier un gars comme Ti-Mine, le pimp, vous la trouviez carrément stupide. Vous aviez plus de sympathie pour Édouard, son mari, et pour son beau-fils Joseph, le garçon d'Édouard. Deux inadaptés, pourtant. C'est peut-être de ma faute.

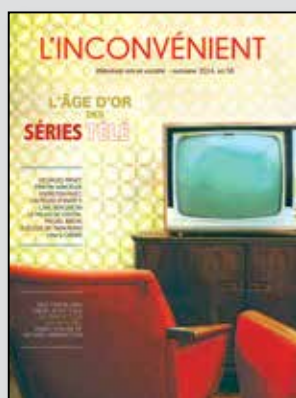
J'aime un peu trop la scène où Édouard essaie de convaincre son fils de se trouver une job. Lance-toi dans le commerce, qu'il lui dit. Joseph revient de la guerre et il sait rien faire. Il traîne dans les grils, fait chier tout le monde (excusez). Son père se tanne et l'engueule. Va falloir que tu fasses quelque chose. Alors il vient à Joseph l'idée la plus saugrenue : t'as encore ton camion, le père. Dis à tes boss que t'as besoin d'un helper. On travaillerait ensemble. Des fois, tu me laisserais conduire. Dans la pièce, on l'a bien vu : en prononçant cette réplique, Joseph bouge les bras comme un enfant de cinq ans qui fait semblant de conduire. C'est pathétique. Le petit qui refuse de vieillir. Et touchant. Moi, ça me touche. Et Édouard qui a pas de meilleurs conseils pour son fils que cette vision fantasmée. La business. Comme si un Canadien français, en 1945, pouvait...

Édouard est pas mieux que Bertha. Deux parents incompetents, de mauvais conseil. Comme les belles-sœurs, comme les voisins, comme moi. Oups.

Le 15 décembre 2010 : « Peut-on penser que, dans l'extrait de la pièce *Un simple soldat* de Marcel Dubé, les personnages font preuve de lâcheté ? » À ne pas confondre avec la question du 13 mai 2015 : « Peut-on dire que les personnages font preuve de lâcheté dans la pièce de théâtre *Bousille et les justes* de Gratien Gélinas ? » Moi, je trouve surtout qu'ils veulent pas vieillir. Être adultes. Voir clair et parler franc.

OK. On recommence (ceci n'est pas un marqueur de relation). J'arrête de parler et celle-là, on la fait pour vrai. Question du 18 décembre 2013 : « Est-il juste d'affirmer que, dans l'extrait du roman *Une belle mort* de Gil Courtemanche et dans l'extrait de la pièce *Le vrai monde ?* de Michel Tremblay, la relation père-fils est semblable ? » Premièrement, comme d'habitude, on fait l'inventaire des ressemblances et des différences. Les pères sont des imbéciles grossiers, leurs fils sont des intellectuels écrasés... Un des deux fils a la capacité de répliquer. On a déjà pas mal de stock. Pas besoin d'aller plus loin. Trouvez un truc sur le milieu social, un autre sur l'émotion (il faut toujours une idée secondaire liée à l'émotion), et

IL VOUS MANQUE DES NUMÉROS ? COMMANDEZ-LES EN LIGNE !



Suivez-nous sur Facebook et Twitter !

www.inconvenient.ca

l'affaire est classée. Pas besoin de vous casser la tête. Je le dis souvent : il faut imaginer les correcteurs du Ministère comme des êtres laids qui vivent dans une ville étrangère – aucune raison d'essayer de les impressionner. Un enfant crie et l'autre se tait. Un père est froid, l'autre est agressif. Pas besoin de discourir sur la nécessaire mort du père. Sur la différence entre l'enfant de la Grande Noirceur et celui de la Révolution tranquille. Rien à dire sur l'absence de force et le découragement endémique de cette littérature de perdants.

Résumons : après la guerre, les parents deviennent incompetents. Puis ils deviennent fous. Puis ils meurent. Et on part à leur recherche. Lisez *Il pleuvait des oiseaux*. La photographe cherche les vieillards qui ont été témoins des grands feux du début du vingtième siècle. Symboliquement, on part à la recherche d'un passé que personne nous a raconté.

Ça vous tente plus. Je le sais, vous vous en plaignez souvent. Les livres, dans mon cours, sont déprimants. Vous aimeriez vous aussi des histoires de gagnants, ou au moins de conquête, et vous avez raison. Je le dis sans ironie (bon, oui, un peu).

Quel âge vous aviez, en 2006 ? Huit ans ? En 2006, David Homel écrivait : « Les grands thèmes de la littérature du Québec restent intimes : la famille et ses secrets, la quête de soi, l'enfant qui peine à devenir adulte, comme dans les histoires de Réjean Ducharme ou de Marie-Claire Blais. Peu de tentatives d'embrasser le vaste espace américain avec ses excès. C'est surtout une littérature féminine [...]. La réponse des écrivains masculins tarde à venir. »

Rassurez-vous, ça s'en vient, c'est peut-être déjà arrivé. On va l'avoir, notre Huckleberry Finn, notre Moby Dick. On le veut tellement, on le désire si ardemment qu'un jour un gars va écrire n'importe quoi et on va se dire : c'est ça. Comme le personnage de David Goudreault devant sa mère. On va se dire : je suis en train de lire le grand roman américain québécois. Celui qui a fait le deuil des filles folles et des faibles gars, celui qui contemple autre chose que l'incompétence des morts et le désœuvrement des vivants. On l'a tellement déjà en tête, ce maudit roman, qu'on va penser le reconnaître, peu importe ce qu'on a sous les yeux.

Question du 15 mai 2021 : « A-t-on raison de dire que, dans l'extrait de *Couchés les morts* !, la famille inspire plus d'ennui que de dégoût ? » ■